

Chers adhérents, Bonjour.

Aujourd'hui, nous évoquerons un poète : Sabine SICAUD.

Je vous laisse découvrir la puissance de son écriture ainsi qu'une modeste analyse.

2021 Sabine SICAUD 1913-1928

Elle écrivait avant sa dixième année sans que personne ne lui tienne la main. On retrouva ses cahiers et l'on publia les posthumes « Poèmes ». Elle aurait pu apprendre à bien des poètes ce qu'est la vraie poésie. On l'appelait le petit elfe, elle en avait la fragilité. Chansons fraîches, rythmes allègres, chansons de fleurs et du petit caillou, plaintes et supplications, quel chemin parcouru ! Que serait devenue la grande poète si elle avait vécu ? Car ce n'est pas la frêle invention dont bien des enfants sont capables, mais une poésie réelle et mûre comme un jeune fruit qu'elle nous offre.

De toutes les rêveries, j'ai voulu vous montrer celles qui vont chercher les plus curieuses images. Ici il s'agit d'un rêve éveillé ! La jeune fille nous explique son refus d'admirer et même d'entendre parler d'un lieu apparemment charmant et qui, pourtant, lui inspire une réelle terreur. Bien que très anciens, les faits qu'elle relate, restent inscrits dans la nature et son âme de poète les ressent intensément. La douleur de la misère humaine

l'investit. Il s'agit d'une pensée dirigée et visionnaire. C'est l'imagination qui parle et qui souffre. C'est elle qui se décharge dans le poème. L'effroi se communique. Le lieu se drape d'un voile de lourdeur, d'une vision horrible. L'atmosphère devient pesante, voire insupportable. Une vapeur mystérieuse et pestilentielle envahit l'espace. Alors, se pose la question, est-ce la vue qui donne les images ? Est-ce l'imaginaire qui les crée ?

La Grotte des Lépreux

Vallée du Gavaudun.

Ne me parlez ni de la tour,
Ni des belles ruines rousses,
Ni de cette vivante housse
De feuillages en demi-jour.

La gorge est trop fraîche et trop verte ;
La rivière, comme un serpent,
S'y tord, à peine découverte
Sous trop d'herbe où reste en suspens
Le mystère des forêts vierges.

Ne me parlez ni de l'auberge,
Ni des écrevisses qu'on prend
Dans la mousse et les capillaires.

Je n'ai vu, de ce coin de terre,

Ni la paix du soir transparent,
Ni celle des crêtes désertes.

Mais, barrant le ciel, deux rochers
Tout à coup si nus, écorchés,
Avec plusieurs bouches ouvertes !
Vers ces bouches noires, clamant
On ne sait quelle horreur ancienne,
Savez-vous si, furtivement,
De pauvres âmes ne reviennent ?

Où sont-ils, où sont-ils, mon Dieu,
Ces parias vêtus de rouge
Qui, là-haut, guettaient les soirs bleus
Par les trous béants de ce bouge ?

Grotte des Lépreux, seuil maudit
Au bord de la falaise ocreuse...
Il faudrait qu'on ne m'eût pas dit
Quel frisson traversait jadis
Ce décor de feuilles heureuses...